Les premières jeunes filles de Centrale

1917 : la France s'installe dans la guerre. Beaucoup d'hommes sont partis au front et la société connaît peu à peu des changements profonds, remettant en cause le rôle des hommes et des femmes défini avant-guerre. En l'absence d'hommes en âge d'être mobilisés, les femmes sont impliquées dans toutes les tâches de l'économie du pays. Ainsi des femmes ont par exemple pris avec succès la direction d'entreprises.



© Archives de l'École Centrale Paris

Photo de groupe : les sept Centraliennes de la promotion 21C. Blanche Boutaricq écrit : « *Nous étions en rang d'oignon dans l'amphi et nous avions une thurne à nous. Yvonne Jungné en était le missaire.* »



© Renault Communication – Droits réservés

1915 : Des femmes dans un atelier de vérification de tête de gaine dans l'usine Renault de Boulogne-Billancourt.

Pendant la guerre, l'École Centrale continue à organiser des concours de recrutement. Mais une partie des candidats reçus demandent le report de leur entrée car ils doivent partir au front. La société s'ouvre aux femmes. La question de l'entrée des jeunes filles à l'École Centrale s'est trouvée posée en 1917 sur un terrain propice à la remise en cause des idées reçues.

Les conditions sont donc réunies pour qu'un débat ait lieu. Une décision avant-gardiste sera prise au sein du conseil de l'école, le 6 avril 1917[1] (voir encadré).

Les premières jeunes filles sont entrées à l'École Centrale suite au concours de 1918. Le nombre des diplômées est resté très faible pendant des années : moins d'une dizaine jusqu'à la promotion 1976. Ces jeunes filles étaient des exceptions.

1977 marque un tournant : 23 femmes diplômées[2]. Les années suivantes, leur nombre augmente. Elles représentent 20 % des effectifs de la promotion 2010. La plupart de ces femmes ingénieures ont réalisé des parcours professionnels et personnels remarquables.

Les difficultés réelles et les préjugés après la guerre de 1914 sur le rôle des femmes dans la société n'ont toutefois pas empêché une Sébastienne Guyot (21C) d'avoir un parcours exemplaire.

36a39_Central640_Histoire.indd 36 23/02/2015 15:58



6 avril 1917 : conseil de l'école

La « *demande d'inscription d'une jeune fille au concours d'entrée à l'École* » est à l'ordre du jour du conseil de l'école du 6 avril 1917. **Le président Ernest Noël** (1870, photo ci-contre), sénateur et directeur de l'établissement, ouvre le débat. Il a bien compris que la guerre est le facteur accélérateur d'une évolution profonde et irréversible de la société en ce qui concerne le rôle des femmes. Voici retranscrite son introduction au débat : *« La demande d'inscription d'une jeune fille n'est pas tout à fait ferme. C'est une jeune fille qui nous a écrit pour savoir si elle pourrait, dans un avenir tout à fait prochain, être reçue à l'École et continuer ses études dans le but de se faire ingénieur. Puis une autre jeune fille est venue, il y a quelques jours, demander si on voulait recevoir son inscription à l'École. Nous avons remis à quinzaine, le conseil n'en ayant pas délibéré.*

Voici comment se présente la question, au point de vue du règlement. Le règlement ne contient absolument rien en ce qui concerne le sexe de l'élève, il est complètement muet à cet égard. Nos élèves sont dégagés, par la loi de 1913, de toute obligation militaire : tout ce qui avait trait aux obligations militaires des élèves avant l'entrée à l'École a donc été retiré. Notre programme d'admission est donc complètement muet pour le sexe du candidat, et il semble que, de ce côté, il n'y ait aucune objection.

J'ai cherché moi-même quelle pouvait être la raison principale de l'admission d'une jeune fille à l'École Centrale, puis ensuite, s'il y avait possibilité, au point de vue pratique, de recevoir cette jeune fille à l'École Centrale. Je vais vous faire connaître ces raisons en deux mots.

L'argument principal qui m'est apparu, c'est que nous sommes une école d'ingénieurs, mais d'ingénieurs industriels. Notre but est surtout de former des industriels ou des ingénieurs industriels qui auront plus tard la direction d'une industrie. Il est incontestable que la femme joue déjà là un certain rôle et qu'après la guerre, elle sera amenée à jouer un rôle beaucoup plus important. Il semble donc que, de ce côté, au point de vue général, la femme ait quelques droits à être armée, comme sont armés nos jeunes gens en sortant de l'École. Il y aurait un bénéfice pour l'industrie française à avoir des femmes ayant poussé leurs études techniques sur le pied d'égalité avec les hommes.

Restait la question de possibilité : pouvait-on recevoir des jeunes filles à l'École Centrale ? La question était assez délicate. Je pense qu'il y a possibilité dans les amphithéâtres, et si cela peut empêcher certaines chansons un peu trop risquées de la part des élèves à leur entrée dans les amphithéâtres, cela ne fera pas de mal. Quant à la place, ces jeunes filles pourraient être au premier rang, à côté du professeur.

Ces jeunes filles ne courent donc aucun risque de ce côté. Reste la question des salles ; rien n'empêche de les mettre dans une salle spéciale, de manière à éviter le contact constant avec leurs camarades. Je le dis non point au point de vue de la galanterie ou de la vertu des jeunes filles : il est certain qu'une jeune fille quelconque, qui se trouve dans un milieu de jeunes gens, entend bien des choses qu'elle devrait cependant ignorer, mais ce n'est pas notre affaire, ceci ne nous regarde pas. »

Après le discours d'Ernest Noël (voir encadré ci-dessus), Adrien Bochet (1886), le directeur adjoint[3], prend la parole. Il rappelle que la question s'était posée l'année précédente à l'École supérieure d'électricité, qu'il s'était lui-même prononcé contre l'admission des jeunes filles, mais uniquement par crainte de détourner les femmes de leurs devoirs de maîtresse de maison et surtout de mère de famille. La décision prise à l'École supérieure d'électricité avait été alors une décision contraire. Depuis un an, dit-il, il a changé d'avis. « *Il est absolument certain, quand on se rend compte de l'effort gigantesque que nous aurons à faire dans l'industrie, pour nous relever de nos pertes et de tout ce que nous coûtera la guerre, qu'il faudra que toutes les forces puissent se grouper pour obtenir le maximum d'effets utiles.* » Et il affirme que le fait que les femmes aient accès à l'enseignement supérieur ne les détournera pas de leur rôle de mère de famille : « *Il faut donc que les femmes travaillent, cela n'est pas douteux et ce n'est certes pas le très petit nombre de femmes qui s'orienteront vers l'enseignement supérieur qui pourront nuire au développement de la population française.* »

Il montre ensuite que la présence de jeunes filles à l'École est possible et que leur arrivée se fera sans inconvénient. Ainsi, il a observé des bureaux ou des casernes où les femmes travaillent avec les hommes. « *J'ai dû mettre dans les bureaux de compagnies des femmes à côté de canonniers, de sapeurs et, dans des ateliers militaires, des ouvrières à côté d'ouvriers militaires ; de même des cuisinières à côté de cuisiniers militaires. La tenue, dans tous les locaux, y a gagné : tout le monde s'y tient fort bien.* »

De même, dans les laboratoires de la Faculté des sciences où les élèves avaient coutume de se tenir fort mal, il suffit selon Adrien Bochet de la présence de quelques étudiantes pour que la tenue devienne parfaitement correcte.

Il termine son plaidoyer ainsi : « *Pour l'intérêt de l'École, je crois qu'il est tout à fait important que le conseil se montre libéral, parce que nous n'empêcherons pas cette évolution. Nous voyons ce qui se passe, nous voyons les jeunes filles qui se préparent à travailler. Beaucoup de jeunes filles auront perdu leur fortune après la guerre, des familles se trouveront réduites, privées de leurs chefs, des jeunes filles seront obligées de s'occuper d'affaires industrielles. Pourquoi ne pas les armer sérieusement pour ce rôle tout à fait nécessaire et qui me semble bien être celui de l'École Centrale ?* »

Le rôle de la femme : ange du foyer

Parmi les autres membres du conseil de l'école, seul Louis Tassart (1884) soutient une thèse inverse : « *Je ne crois pas que les carrières auxquelles nous préparons nos jeunes gens conviennent le moins du monde aux jeunes filles.* » Il ne croit pas non plus que l'organisation de l'École se prête à l'admission des jeunes filles étant donné la discipline intérieure. Il pense que les femmes susceptibles de conduire une affaire industrielle sont très rares et estime que « *le seul rôle de la femme est d'être l'ange du foyer* ».


© Renault Communication – Droits réservés

1916 : Une femme dans un atelier de fabrication d'obus à l'usine Renault de Boulogne-Billancourt.

36a39_Central640_Histoire.indd 37 23/02/2015 15:58



© Archives de l'École Centrale Paris

M^elles Eugénie Charrasse, Marguerite Boccara et Louise Donion, promo 23B.



© Archives de l'École Centrale Paris

Deux des trois filles de la promo 1924 : Andrée Sazerac de Forges et Thérèse Danger.



Autoportrait de Claude Guillaume de Mayo (36). La Centralienne a fêté ses 101 ans en janvier 2015.

On passe au vote à main levée. La décision d'admission des jeunes filles est prise par le conseil de l'école à l'unanimité moins une voix. Le président : « *La question est tranchée, je ferai connaître à M. le Ministre votre résolution.* » Le 20 avril 1917, le ministre du Commerce ratifie cette décision et le décret paraît au Journal officiel.

Sept jeunes filles admises au concours de 1918

Le 28 avril 1917, le journal *L'Intransigeant* titre : « Le féminisme en marche – Les Centraliennes de demain ». Le journaliste souligne : « *Le féminisme a eu rarement à enregistrer un succès aussi décisif et aussi important par les perspectives qu'il ouvre.* » Dans le même article, Ernest Noël déclare : « *Les inscriptions au prochain concours vont être closes le 30 avril, sans qu'aucune candidate se soit encore présentée. Je ne m'en étonne pas. Le concours d'admission exige une préparation sérieuse et nécessite la connaissance des mathématiques spéciales, matière qui ne figure pas au programme de l'enseignement secondaire des jeunes filles. Mais, l'année prochaine les jeunes gens auront certainement des rivales. Plusieurs jeunes filles ont déjà fait part de leur intention de se présenter à Centrale en 1918 et elles travaillent, dès maintenant, dans ce dessein.* »

En 1917, seuls les lycées de garçons ont des classes préparatoires scientifiques. En octobre, la directrice du lycée Jules Ferry à Paris, Anna Amieux, organise des cours pour que les jeunes filles préparent les concours d'entrée à l'École Centrale et aux autres écoles d'ingénieurs acceptant les femmes[4]. Une quinzaine de jeunes filles suivent alors les cours de cette « *ruche* ». Celles qui n'habitent pas Paris sont logées dans une villa louée pour elles au 59 de la rue Nollet. Sur les neuf jeunes filles qui présentent en mars 1918 le concours de l'École Centrale, sept sont admises.

La promotion 1921C

On est en période de guerre. Les effectifs présents à la rentrée 1918 sont amputés des élèves mobilisés. Début 1919, tous les élèves démobilisés reviennent terminer leurs études. Le conseil de l'école du 24 janvier 1919 organise les études : la première année compte les 175 élèves présents à la rentrée de 1918, mais aussi 916 élèves qui avaient été mobilisés. L'école répartit les élèves de première année en trois sections. Il y aura donc trois promotions en 1921. Les élèves issus du concours de 1918, dont les sept premières Centraliennes, appartiendront à la promotion 1921C.

Ces jeunes filles constituent un groupe de pionnières extrêmement solidaires. Le groupe comprend : Anne Blazer, Blanche Boutaricq, Maria Gardet, Lucienne Guileri, Sébastienne Guyot, Yvonne Jungné et Suzanne Pradet. Elles sont nées entre 1896 et 1900. La plus âgée est Sébastienne Guyot, née à Pont-l'Abbé et qui a travaillé comme institutrice avant de préparer l'École Centrale. Blanche Boutaricq décrit l'arrivée à l'École[4] : « *Nous étions dans l'amphi en rang d'oignons, sur le banc du bas. Nous avions une thurne à nous. Tout s'est bien passé avec nos camarades.* »

Les élèves Centraliennes à l'École

Selon Gwladys Chantereau[5], entre les deux guerres de 1921 à 1939, cinquante-cinq femmes ont été diplômées de l'École Centrale. Durant cette période, la vie à l'école pour les jeunes filles évolue lentement. Claude Guillaume de Mayo (36) a témoigné de ses années à l'École Centrale[6]. Dans les amphithéâtres, elles sont toujours assises devant, à un petit bureau devant les gradins. Elles n'ont pas le droit de porter le pantalon, sauf une tenue pour le sport ou un bleu de travail pour les travaux pratiques de mécanique. Depuis 1932, les jeunes filles ne sont plus regroupées dans une « *thurne de filles* », pour les travaux hors amphithéâtre. Claude Guillaume de Mayo a des souvenirs très joyeux de sa vie d'élève centralienne. Elle évoque les chahuts, les voyages d'études et la pratique de sports comme la gymnastique ou le vol à voile. Elle rappelle cependant que pendant toutes ses années d'études et malgré leur rôle pendant la guerre de 14-18, les femmes n'ont pas les mêmes droits que les hommes : elles n'ont pas le droit de vote. Il faudra attendre l'ordonnance du 21 avril 1944 selon laquelle

36a39_Central640_Histoire.indd 38 23/02/2015 15:58

« *les femmes sont électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes* ». Et c'est seulement en 1946 que le principe de l'égalité entre les femmes et les hommes dans tous les domaines est inscrit dans la Constitution. Enfin depuis 1965, la loi permet aux femmes de gérer leurs biens propres et d'exercer une activité professionnelle sans le consentement de leur mari.

Léon Guillet (1897) a écrit sur l'histoire de l'École Centrale jusqu'en 1929[7]. Il constate qu'à partir de 1920 le nombre de jeunes filles n'a pas augmenté et est même en diminution. Selon lui, l'effort avant l'entrée à l'École et pendant les années à l'École serait trop soutenu pour la plupart des jeunes filles ! Léon Guillet reconnaît par ailleurs que dès 1918 « *l'admission des jeunes filles n'a nullement nui à la tenue de l'École* » et que « *les élèves ingénieurs, parfaitement respectueux de leurs jeunes camarades, ont été conduits à une liberté de langage moins grande, ce qui, d'ailleurs, ne nuit nullement à la gaieté* ».

La carrière des pionnières

La plupart des Centraliennes de l'entre-deux-guerres ont des parcours professionnels et personnels remarquables. Parmi les cinquante-cinq centraliennes diplômées entre 1921 et 1939 et suivies dans l'étude[5] menée par Gwladys Chantereau, 80 % ont exercé une profession à la sortie de l'École. Léon Guillet cite une étude de Colette Yver sur « *les Femmes d'Aujourd'hui* » dans la *Revue des deux mondes* du 15 janvier 1929, à propos des Centraliennes : « *Il en vint une, puis deux, puis trois. Ces demoiselles travaillaient ferme. Ma jeune amie Alice, sortie de l'École dans les soixante-quinze premiers, malgré ses cheveux fous et ses capricieuses randonnées à bicyclette, a épousé l'un de ses camarades de promotion, ce qui est un fait divers assez fréquent à l'École Centrale. La dot de ces jeunes filles est un parchemin, papier-monnaie qui en vaut bien un autre. Quelquefois, ils dorment sans servir dans l'armoire de la mariée.* » Et un peu plus loin : « *Voilà comment l'École Centrale s'est heureusement ressentie de la venue des femmes dans ses amphithéâtres et ses laboratoires.* »

En lisant ces commentaires de 1929, on comprend que l'investissement des premières Centraliennes diplômées dans leur carrière professionnelle n'a pas été encouragé. L'évolution en profondeur de la société s'est faite très lentement. Malgré tout, la plupart des pionnières ont bravé les préjugés et connu une véritable carrière professionnelle.

Des Centraliens comme les autres

Dans les années 1930, on pensait que les Centraliennes étaient destinées à des postes de dessinatrice ou d'ingénieure d'études. Les nouvelles générations ont abordé sans complexe toutes les branches de l'industrie. Elles ont montré qu'elles savent innover, créer des entreprises, les diriger ou s'adapter aux opportunités. Elles savent aussi sans doute concilier leurs objectifs de vie professionnelle et de vie personnelle. Nous avons choisi de ne pas décrire leur organisation pour mener de front leur carrière et leur rôle d'« ange du foyer ». Mais la plupart des Centraliennes sont mères de familles.

Nous voulions montrer que l'histoire a finalement donné raison au directeur de l'École Centrale de 1917 et à son adjoint. Ils avaient d'une part compris la nécessité d'armer des jeunes filles à « *s'occuper d'affaires industrielles* », et d'autre part fait confiance à leurs qualités intellectuelles et morales. Ils avaient prédit qu'elles réussiraient brillamment dans leurs études comme dans leur carrière.

Après avoir été des pionnières jusqu'à la fin des années 1970, il est évident que les Centraliennes sont aujourd'hui des Centraliens comme les autres !

Annie Champion (72)

1. Procès-verbal du conseil d'administration du 6 avril 1917, archives de l'École Centrale des arts et manufactures. PV accessible sur le site de Centrale Histoire.
2. Michelle de la Sayette (51), « Les carrières féminines », *in Arts et Manufactures* n° 396, avr. 1988, pp. 27-30.
3. Jean-Claude Sauvage (69), « Adrien Bochet (1866) », *in Centraliens* n° 629 oct.-nov. 2013, pp. 54-57.
4. Michelle de la Sayette (51), « Centraliennes et pionnières », *in Centraliens* n° 550 nov.-déc. 2003, pp. 50-51.
5. Gwladys Chantereau, « Les femmes ingénieurs issues de l'École Centrale pendant l'entre-deux-guerres », *in L'ingénieur entrepreneur*, Les centraliens et l'industrie, Paris, PUPS, 2011, pp. 399-406.
6. Annie Champion (72) et Nathalie Dreyer (99), « Le fabuleux destin de Z… », *in Centraliens* n° 584, mars 2008, pp. 51-53.
7. Léon Guillet, *Cent ans de la vie de l'École centrale des arts et manufactures* (1829).
8. Michel de la Burgade (56), « Sébastienne Guyot (1896-1941) », *in Centraliens* n° 606, nov. 2010, pp. 90-93.
9. Sophie Chapdelaine de Montvalon, *Le Beau pour tous*, 2009, éd. L'Iconoclaste.

Promotions 1921-1939

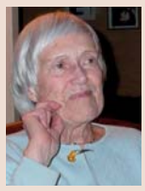
Quatre exemples de parcours



Sébastienne Guyot (21C)[8], désignée Centralienne de l'année 2015.
Elle a mené une brillante carrière d'ingénieur en aérodynamique, a pratiqué le cross-country à haut niveau - championne de France 1928 - et est médaillée de la Résistance. Sébastienne Guyot est morte à 45 ans en 1941 ; son nom figure sur le monument des Centraliens morts pour la France.



Thérèse Danger (24)
Diplômée dans la spécialité « constructeur », elle est licenciée ès sciences en 1930. Elle est intervenue comme urbaniste à Damas et Alep au cours des années 1930. Elle crée le groupement féminin au sein de l'Association des anciens élèves de l'École. Après la Seconde Guerre mondiale, elle entre en religion chez les sœurs de Notre-Dame du Cénacle. Elle décède en 1995, ministre du culte de Notre-Dame du Cénacle de Madagascar.



Claude Guillaume de Mayo (36)
À sa sortie de l'École, elle travaille dans une société de matériel radioélectrique. Pendant la guerre, elle suit son mari centralien entre Marseille et Paris. Formée à l'École du pétrole, elle se reconvertit dans la recherche et termine sa carrière comme directrice d'un laboratoire de chimie. Retraitée depuis 1978, Claude se consacre à la peinture, au dessin, à l'écriture et à Internet. Elle a créé sa propre maison d'édition pour éditer des livres pour enfants, des romans et des poèmes. Elle a fêté ses 101 ans le 5 janvier 2015 et vient de publier un livre (voir en p. 35).

Maïmé Hentsch-Arnodin (39)
Elle commence sa carrière dans la presse de mode, puis crée successivement trois agences de conception et de publicité qui ont pour clients les très grands noms de la mode et du prêt-à-porter. Elle laisse le souvenir d'une novatrice et d'une grande dame de la profession. Elle décède en 2003[9]. Le livre *Le Beau pour tous* lui rend hommage, ainsi qu'à Denise Fayolle.

36a39_Central640_Histoire.indd 39 23/02/2015 15:58